

La Mort d'Adam

– *Deuxième Mélodie* –

AVANT

Au rivage

... « demandant peu et recevant moins encore »

Ils sont sortis de l'eau après être revenus au monde une deuxième fois.

Sur ce rivage de sable noir commence le dénouement.

Ils sont là, échoués.

Partout autour d'eux, les encerclant de plusieurs rangées, comme les fruits sanglants d'un buisson souterrain caché dans le sable, des ballons rouges de tailles et de hauteurs différentes flottent au vent.

Lui, s'assoit sur une pierre.

Il a peur.

Mais l'enfant est heureux.

Il s'est déshabillé.

Alors, ils jouent dans le sable.

Alors, ils jouent dans l'eau.

Tous deux, soldats du dernier monde guettant le débarquement d'un ennemi invisible,

Creusant des trous suffisamment profonds pour s'y endormir à l'abri des éclats du soleil.

Jusqu'au dernier rayon du jour où tous leurs jeux finissent
par apaiser les dieux, autorisant la nuit à s'effondrer sur leurs
corps apaisés.

L'errance et l'aveuglement

... « Ici ! là ! par ici ! Hermès conducteur me mène »

Ils marchent au hasard.
Traversant leurs destinées d'une cannaie à une ravine, du
surplomb d'un îlet à la racine d'une falaise, du gué d'une
rivière au col d'une montagne, d'un bois profane à un bois
sacré, d'une lumière à une ombre.
Vagabonds, ne luttant pas contre la nécessité, ils remontent
cette terre qui les entend.

L'enfant trouve que tout est bien et regarde de tous côtés.
Il est toujours devant lui.
Parfois lui tenant la main.
Parfois sautillant autour de lui.
Parfois s'arrêtant à l'affût de quelques démons cachés.
Toujours le protégeant, sans jamais le moquer.
Toujours le réconfortant, sans jamais le plaindre.

Lui garde la bouche close.
La main gauche agrippant la ficelle d'un ballon rouge sang
qui flotte juste au-dessus de sa tête.
Parfois il trébuche mais sourit.
Parfois il hésite mais marche à l'aveuglement.
Toujours sans autre volonté que de marcher.

Toujours sans autres peines que de suivre l'enfant avec
confiance.

Au pied des morts

... « tout le reste est dompté par le temps »

Ils ont fait halte entre les tombes.
La fatigue et le temps marquent leurs vêtements d'une pous-
sière boueuse.
Lui, assis sur une dalle, cherche à reprendre une respiration
qui s'échappe de plus en plus.
L'enfant, assis à ses côtés, a sorti de sa besace du pain et du
fromage.
Avec gourmandise, il se prépare une tartine puis mord dedans
joyeusement.
Du pain plein la bouche, il déambule entre les tombes, of-
frant des miettes aux noms et prénoms disparus qui lui sont
sympathiques.
Et plus l'enfant disperse sa gourmandise et plus la respiration
s'apaise ; laissant la place aux manigances des insectes qui
font commerce d'une tombe à l'autre, partageant selon des
unités qui nous sont inconnues les miettes de cette joie aux
mérites de chaque défunt.

Cela achevé,
L'enfant sort de sa besace une boîte de fer-blanc et la pose
sur les genoux de l'égaré.
Il ôte sa chemise.
Il la plie consciencieusement et la range dans sa besace.

Il ouvre le couvercle de la boîte.
Il saisit de ses doigts une pâte noire et humide et s'en recouvre
le ventre, les mains, le visage et guidant la main de l'égaré,
le dos, le bas des jambes, la nuque et encore le visage.
Cela achevé,
Il danse, rejoignant le ballet des hexapodes.
Il n'est plus l'enfant.
Il est le guide des morts dont les gestes doux recueillent leurs
larmes momifiées.

L'errance peut continuer.

La marche et le jugement

... « *Si quelqu'un juge que je dis des choses insensées,
je ne tenterai pas de le persuader* »

La pluie n'est plus fertile.
L'homme disparaît.
L'animal disparaît.
La végétation disparaît.
Tout se mélange, tout s'épouse, enchaînant l'ordre du temps
à l'ordre des choses.
Ne reste que l'étendue de la poussière et la panique qui court
dans les veines de la terre pour annoncer d'abord la vie et
puis la mort.

Venant de nulle part et allant vers nulle part, ils marchent.
Devant, fier et possédé, l'enfant, le torse, le visage, les bras et
les jambes peints aux couleurs noires des racines de la nuit.

Ses yeux émondés marchent sans hésitation de rocher en
rocher.

Il est le psychopompe qui siffle et feule à chaque carrefour.

Dans sa main droite, une misérable épée de bois qu'il agite
de temps à autre pour chasser les mauvais augures.

Dans sa main gauche, une misérable corde qu'il tire sans
ménagement.

L'égaré s'y agrippe de toutes ses forces. Son pas est traînant,
souffrant, trébuchant, pleurant du chaos que portent encore
ses jambes.

Ainsi, sans plus jamais se toucher, ils franchissent leurs
derniers jours.

Au buisson des Érinyes

... « *Ne tardons pas plus longtemps* »

Les voici arrivés au terme de leur marche.

C'est une terre calcinée remplie d'aspérités.
C'est une béance coulante de veines noires, de boyaux brunâtres
et de nerfs cristallins.

Ici, ce qui nous désole, c'est l'usage de mots qui une der-
nière fois deviennent paroles, avant de disparaître dans la
poussière.

Cette poussière est la mémoire où brillent des étoiles épuisées.
C'est une prison à la vanité de nos corps éludés.
Et si cette poussière devait accoucher, ce serait d'une autre
poussière encore plus brillante qui nous sortirait de l'obscurité.

Front contre front,
Ils murmurent.
Ils vont devoir se séparer.
Mais c'est un geste qu'on ne leur a pas enseigné.
Les voici maladroits, gauches, tendrement amoureux de leur
complicité.
Ne sachant pas s'ils doivent s'embrasser, se serrer la main ou
se prendre dans les bras.

L'enfant ôte le bandeau de l'égaré.

Il le libère.
Puis s'écarte.
Puis s'éloigne.
Le laissant seul, aveugle à l'infini, tournoyer avec l'immensité.

Aux invisibles y vient saboul galet...

APRÈS

*Ici je parle.
Mais, le naissage de ma voix n'est pas achevé que déjà
commence l'allotement de mots fatigués.*

*Mastiquer la flaveur de l'enfance...
Sucer le jus des vaines pâtures de la mémoire...
Saliver le sang du parloir de l'âme...
Sont des tâches quotidiennes pour ruminer notre récit.*

*De moi,
Je suis muet.
Mais j'ai dans la bouche une histoire.
Une histoire dite par un idiot qui a trop mâché la chair de
son histoire.*

Emmurée de ses rivages,
L'île gardait l'île.
La peur était enterrée dans les fougères.
Elle nourrissait les fruits.
Le jus terreux de la canne à sucre rappelait aux hommes nés
sur l'île qu'ils étaient sucres et venins,
Engendrés par morsure de cette peur enfouie dans la terre.
La part immangeable de l'île.